

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 48, Rue VIVIENNE

MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS

THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MODES

Les fêtes de Pâques ont été le signal de nouveaux plaisirs. Nous ne parlerons ni de l'hippique, ni des diverses expositions qui sont venues raisonnablement rompre l'austérité des derniers jours du carême, mais des soirées dansantes qui ont eu lieu déjà et des bals costumés qui sont annoncés, et que nos grandes dames organisent, en y mêlant un brin de charité.

Il a été donné dans un splendide hôtel de l'avenue Montaigne, une fort élégante soirée; costumes modernes, mais tête poudrée ou coiffure ancienne. Faut-il vous en citer quelques-uns — costumes et coiffures — des plus

originaux? D'abord la comtesse de T., ébouriffée en soubrette Louis XV, avec un papillon de dentelle, se donnant des airs de bonnet; costume en satin blanc, couvert d'une tunique en dentelle de ficelle or et crème, relevée sur la hanche par un énorme pouf en dentelle.

Madame M., coiffée à l'antique, avec des bandelettes



Costumes de petits garçons, de M. Joseph Lacroix, 62, boulevard Haussmann.

Costumes d'enfants, de mademoiselle Guiard, 19, rue Blanche.

en galon d'or, retenues par de superbes camées. Robe en faille française mais, à longue traine carrée, et tunique genre peplum, retenue par des camées. La toilette comme la beauté furent, à l'unanimité, déclarées superbes.

Madame H., empanachée à la *Frégate*. Un édifice

Louis XVI, qui n'a pu écraser sa beauté splendide. Tunique en moire vert ancien, peinte de bouquets de marguerites multicolores, et relevée sur un jupon en dentelle. Des perles admirables au cou.

Madame de R., un portrait vivant de Marie-Stuart, avec sa petite coiffure de velours, bordée de perles, dont la pointe s'avancait légèrement sur le front. Costume en satin ciel et velours bleu de roi, à long corsage à pointe. Ensemble réussi et des plus jolis, quoique un peu grave.

Mademoiselle de L., aujourd'hui princesse de***, adorable dans un costume de satin blanc à très hauts volants treillagés de feuillage, de roses de mai et de muguet, et frangés d'herbe; une longue et large ceinture en moire blanche, derrière, et un corsage à longue pointe, dont le décolleté arrondi était suivi par un cordon mêlé de feuillage, de roses et de muguet, retenant une frange d'herbe. Coiffure à casque, avec de nombreuses frisettes poudrées à frimas; du casque s'élance une aigrette de muguet fixée par un chapeçon de roses de mai.

Nommons encore madame Amable de T. coiffée à la Fontange, avec un costume en moire bleu pâle, relevé de superbes et vieux points d'Alençon; une merveille qui compte dans l'inventaire de la fortune du duc. Cette dentelle remonte, dit-on, aux dernières années du XVII^e siècle, alors que cette fabrication avait pris, sous les auspices de Colbert et la direction de la dame Gilbert, une supériorité qui lui permettait de lutter très avantageusement avec la guipure de Venise. Elle n'est point, depuis cette époque, sortie de la famille, et, par un singulier compromis, elle revient de droit, comme le titre, au fils aîné.

Les coiffures poudrées dominaient, elles s'harmonisent si bien avec nos costumes actuels! Quelques coiffures à l'espagnole accompagnaient fort bien de ravissants costumes en dentelle noire; quelques-uns avaient des transparents de couleur, très peu éclatants, et qui faisaient ressortir le dessin; nommons le gris, le mousse et le bois de rose.

On met beaucoup de tour de cou en ruban, noué de deux coques sans pans; ces deux coques se posent aussi sur un très étroit ruban et restent devant.

La comète est en vogue, on en forme des flots volumineux que l'on pose à la poitrine, aux manches, à l'encolure; on en met de côté, à la taille, comme pour attacher, sans prétention, le pli-péplum d'une tunique. Ce ruban, très étroit, employé en grande quantité, forme de légères et gracieuses garnitures qui sont tout à fait printanières. Il y en a de brochés de fleurettes et d'unis. Mademoiselle Thirion en tire, pour les costumes de jeune fille et de jeune femme, un très grand parti. Elle emploie sur une étamine ou un lainage uni quelconque, la comète brochée, et sur les tissus brodés ou imprimés de légers dessins, la comète unie.

C'est avec un goût parfait qu'elle chiffonne autour de la taille la ceinture à l'enfant, qui soutient la chemisette ou qui enserme cette chemisette lorsqu'elle sert de corsage à une gentille petite veste. Mademoiselle Thirion à un talent tout particulier pour cambrer les corsages, leur façon est gracieuse et dessine la taille avec grâce. Les costumes de demi-saison, avec la jaquette en petit drapeau de fantaisie, sont d'un usage jour-

nalier très commode. Ces costumes se font en lainage, mais quels jolis lainages! On ne sait vraiment sur lequel fixer son choix. Mademoiselle Thirion nous a montré un lainage, genre étamine, que des jours divisent par bandes; reproduction exacte de l'étamine en fil de nos rideaux. Ce tissu nécessite un dessous de soie. Quelques-uns ont le jour retenu par un fil de couleur, qui ne fait pas mal. Il se combine avec le même tissu uni dont on fait le corsage, réservant celui à jour pour la jupe, les draperies ou la tunique.

Les étoffes avec des jours et celles brodées de soie sont la grande nouveauté printanière; elles se garnissent de tulle brodé, de grosse dentelle et, si elles sont combinées avec une belle soierie, de dentelle en ficelle or et bise, d'un effet aussi joli qu'original. Chez mademoiselle Thirion, on est assuré de trouver la nouveauté en tout genre, des façons gracieuses et allant à merveille. Elle drape les tuniques avec goût et sait donner à la jupe droite une simplicité élégante. Les corsages ont des formes très variées, et, selon la taille, reçoivent des garnitures plus ou moins volumineuses.

Avons-nous dit que la moire française est tout à fait en vogue? La jupe droite fait comprendre ce succès; mais la saison? N'est-ce pas une étoffe essentiellement d'hiver?

CORALIE L.



CORSET ANNE D'AUTRICHE, CEINTURE RÉGENTE

De mesdames de Vertus, sœurs, 12, rue Auber, Paris.

Ces deux corsets sont d'une coupe parfaite, et vont également bien à toutes les tailles; mais le corset Anne d'Autriche convient plus spécialement aux grandes toilettes et aux personnes un peu fortes, parce qu'il amincit et allonge la taille. En ce moment, les bals et soirées lui font un nouveau succès et il le mérite à tous les points de vue. Quant à la ceinture Régente, malgré ses proportions mignonnes, elle est en harmonie avec la mode actuelle; elle donne au buste de la grâce et de la souplesse, tout en le soutenant. Après ces renseignements nous dirons que l'exécution ne laisse rien à désirer et que le travail est finement soigné: satin, faille et dentelle sont de choix et les fins coutils d'une qualité supérieure.

..

EAU ET POMMADE VIVIFIQUES. — ELIXIR DENTIFRICE

De A. B., chimiste, Chevalier de la Légion d'honneur, 5 bis, rue des Rosiers.

Le changement de saison influe sur tout notre organisme et après les fatigues de l'hiver, il arrive souvent que les cheveux tombent. Il faut en arrêter la chute le plus vite possible, et pour y arriver, nous engageons nos lectrices à faire usage de la pommade et de l'eau vivifiques. Rien de meilleur que ces deux compositions dans lesquelles n'entrent que des matières bienfaisantes et que les médecins recommandent comme hygiéniques et tonifiantes. Arrêter la chute des cheveux, les faire repousser aux places dégarnies, par une maladie ou une cause quelconque; rendre leur couleur primitive aux cheveux blanchis prématurément, faire disparaître les pellicules qui sont une des causes de leur perte, les entretenir brillants et souples, leur donner de la fraîcheur, tels sont les effets de l'eau et



4516

Journal des Demoiselles.

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne. 48.

Coiffures de M^{me} TURLE 9, r. de Clugny - Ceinture Régente et Corset Anne d'Autriche de M^{me} de VERTUS 12, r. St. Louis.
Parfums de la M^{me} GUERLAIN 15, r. de la Paix - Chiffes en foulard de la COMPAGNIE DES INDES 27, r. du 4 Septembre.

de la pommade vivifiques. La pommade s'emploie trois fois par semaine et l'eau deux fois. Lire l'instruction qui enveloppe boîte et flacon et exiger, à cause des contrefaçons, la marque de l'inventeur : A. B. enlacés dans un écusson.

L'Élixir dentifrice vivifique entretient la blancheur des dents, arrête la carie, raffermi les gencives, calme momentanément un mal aigu et laisse à la bouche une impression de fraîcheur agréable. Son usage journalier est d'une très bonne hygiène pour la bouche.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 133 et 135)

Costume en cheviotte pour petit garçon de 10 ans et plus. — Culotte boutonnée sous le genou et jaquette ouverte à l'encolure sur un gilet marin en Jersey à rayures; grand col rabattu en tissu printanier blanc.

Costume en melton mélangé pour petit garçon de 7 ans et plus. — Nickerboker et veston montant, aux angles arrondis. Ces deux façons réunissent l'élégance et la simplicité.

Costume en voile blanc pour fillette de 10 ans et au-dessus. — Sous-jupe en satinette couverte d'une jupe en voile, plissée alternativement d'un large pli creux et de six plis couchés; au bord, un volant de dentelle posé sur la sous-jupe. Polonaise montée à l'encolure, devant, par des plis; ce côté couvre le côté gauche et se boutonne par une sous-patte, il est vague et les plis arrêtés par des points invisibles. Le dos se prolonge en deux longs pans ramenés en coque tombante, col droit et Pierrot en dentelle plissée. Une manchette en dentelle rappelle la collerette pierrot.

Robe en voile crème pour



enfant de 5 ans et plus. — Jupe plissée couvrant un dessous en satinette, sur lequel est fixé un dépassant plissé. Sur cette upe remonte la robe qui est plate des côtés, plissée derrière avec une blouse froncée à l'encolure et à la taille; le bas retourné en bouillon. Nœud à l'encolure et à la taille; se ferme de côté. Dentelle au contour et à la manche.

Costume en cachemire marine et surah bleu pâle pour enfant de 3 ans et plus. — Jupe plissée, montée à un long corsage cintré, la couture cachée par une draperie; ceinture en surah bleu pâle nouée de deux coques sans pans. Le devant plissé avec des bretelles en dentelle plissée.

Deshabillé en cachemire crème uni et cachemire brodé de paillettes mordorées. — Jupe ronde en cachemire brodé; les lés de derrière montés par des plis creux et ceux de côté, qui forment panneau, par des plis couchés. Chemisette et ceinture en surah mordoré, veste en cachemire crème, échancrée au dessous de la taille, avec la basque tailladée. Un parement aigu en cachemire brodé à la manche ronde.

Deshabillé en cachemire crème uni et cachemire brodé de paillettes mordorées.

De madame Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot, près la Madeleine.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4516

Costume en voile azur pour jeune fille. — Dessous de taffetas. Jupe en voile garnie de huit plis espacés, avec une grande tunique relevée près du poul, en un groupe de plis qui découvre la jupe. Corsage à très petite basque, au bord un tuyauté en ruban de satin rose. Le bord des devants est froncé et forme comme un fichu servant de tête aux ruchés de satin qui garnissent l'encolure légèrement ouverte; ces ruchés se prolongent en diminuant jusqu'au bas de la basque. Deux ruchés à la manche arrêtée au coude et un nœud. — Bas de soie rosée. — Souliers mordorés. — Gants de Suède.

Costume en surah bis et tulle bis brodé. Jupe en taffetas, le tablier couvert par trois volants en tulle bis brodé

qui ont pour tête un bouillonné en surah; le premier tourne autour de la jupe et joue sur un bouillonné qui surmonte un plissé frisottant. Dans le haut, sur la partie que ne couvre pas la dentelle, petite draperie, relevée à droite, dans un large passant plissé qui prend au tour de taille; sur le poul est piquée de côté une coque à pans en velours grenat. Corsage à petite basque-gilet, avec un postillon coquillé de dentelle. A la basque, une dentelle plissée qui remonte sur un gilet qu'elle cache; elle contourne l'encolure qui est ouverte en cœur. A la manche un parement en velours surmonté d'une dentelle bise. — Bas de soie grenat. — Souliers en satin noir. — Gants de Suède.

CHRONIQUE

Les affolements de la quinzaine. Une ville détraquée. — Le bal de la Presse et le bal Gaillard. — Un grand « mariage » à Londres — Le concert Rimbaud.



QUEL dommage que je sois Française et que je n'écrive pas cette Chronique dans un journal Anglais ou Russe ! Quel plaisir j'éprouverais à rire moi-même et à faire rire les autres de ces grands enfants mal équilibrés, mal instruits et mal élevés qu'on nomme les Parisiens ! Non ! jamais une population de deux millions d'âmes n'a donné avec un pareil ensemble des signes de folie évidente, et les rares Chinois qui sont encore chez nous ont dû se rendre malades à force de rire, depuis quinze jours.

Un beau matin, en nous réveillant, nous avons appris que tout était perdu. La vérité m'oblige à dire que nous avons été saisis d'une vraie panique et j'ai cru un instant, à voir les physionomies bouleversées des passants, que les avant-gardes Chinoises étaient à Saint-Denis. Informations prises, l'ennemi n'était encore qu'à seize mille kilomètres. On avait le temps d'aller au plus pressé et de renverser, non pas le Gouvernement — il n'y en a pas — mais le Ministère.

On a crié : à l'eau Ferry ! comme on avait crié : à l'eau Van Zandt ! quelques jours plutôt. Seulement la situation du Ministre était plus grave que celle de la chanteuse, parce que l'Opéra-Comique est assez loin de la Seine tandis que, par une fâcheuse imprévoyance de l'architecte, la Chambre des Députés donne sur le quai. Ceux qui n'ont pas vu, ce jour-là, défiler dans la rue Royale les patriotes qui venaient de jeter le Ministère à l'eau — par métaphore — ont manqué une belle représentation de la Comédie Humaine. Assis à une table devant le café Voisin, Alexandre Dumas considérait le spectacle d'un air absolument navré, rendant de la main cinq ou six cents saluts, car quel est le Parisien qui ne connaît Dumas et ne le salue ?

Le lendemain, les nouvelles étaient meilleures, en ce sens qu'il n'y avait pas de nouvelles. On savait seulement que le général blessé n'était pas mort, et bien des gens commencèrent à dire tout bas que, dans les circonstances, sa guérison n'était pas d'un goût absolument correct. Malheur aux personnes qui avaient besoin d'un fiacre ce jour-là ! On n'en trouvait plus un seul parce que quinze ou vingt mille sommités, politiques étaient en course pour obtenir un portefeuille.

Le troisième jour — il fallait s'y attendre — le bruit circula que nos généraux avaient trahi. C'étaient eux et non pas les Ministres qu'il fallait jeter à l'eau ! En même temps, quelques journalistes qui font profession de voir les choses de loin, publièrent des articles très forts pour établir que la Chine est aujourd'hui la plus grande puissance militaire du monde. J'avoue même

que j'éprouvai une certaine jouissance d'amour-propre à voir Octave Mirbeau reproduire, en l'améliorant beaucoup, ma Chronique du 14 mars et prophétiser l'envahissement de l'Europe par les Célestes.

Mais une quatrième aurore se lève, et qu'est-ce que nous apprenons ? Je vous le donne en cent, je vous le donne en mille ! que la Chine implore la paix, qu'elle est disposée à toutes les concessions, que ses diplomates fatiguent tous les Cabinets de l'Europe pour les supplier d'intervenir.... Et voilà, chères lectrices, comment nous avons commencé le mois d'avril. Si vous y comprenez quelque chose, vous êtes plus heureuses que moi.

Vous sentez bien que ces émotions violentes n'ont pas été sans nuire plus ou moins aux splendeurs de la vie mondaine. Les balles chinoises ont mis quelques familles en deuil. D'autres redoutent le départ d'un de leurs membres pour le Tonkin. Enfin la Bourse a eu de rudes attaques de nerfs et plus d'un coffre-fort s'en est ressenti.

D'un autre côté le soleil est en retard cette année. Une bise aigre a soufflé sur les pelouses d'Auteuil et de Longchamps, et nous avons eu presque froid sur les impériales des mails qui nous conduisaient à la Croix de Berny. Mais le Concours Hippique a eu lieu avec son succès ordinaire. Parmi les nouveautés que nous lui devons, en fait de modes, il faut citer la passementerie de plomb. Tous les métaux y avaient passé : l'or, l'argent, le cuivre, l'acier, le bronze. Maintenant, nos élégantes semblent avoir vidé les cartouches de leurs maris pour s'en répandre le contenu sur le dos et sur les épaules, car les épaulettes font fureur. Est-ce que par hasard, les Parisiennes vont laisser au sexe fort le privilège de la légèreté ?

Enfin, nous sommes en pleine saison de bals et, pour ne parler que des deux plus considérables, le bal Renaissance de M. Gaillard et le bal de la Presse, à l'Hôtel de Ville, ont occupé Paris, bon gré mal gré, pendant une semaine. J'ignore s'ils se sont fait du tort l'un à l'autre, comme on l'a dit, mais je ne pense pas. La fête du Palais Municipal n'a été et ne pouvait être, en réalité, qu'une promenade, à travers des salles magnifiques et splendidement ornées, de sept ou huit mille curieux assez riches pour payer vingt francs le plaisir de cette promenade. C'était beau, grandiose, féerique. Une seule chose manquait : la maîtresse de maison. C'était, en définitive, quelque chose comme un bal de Casino dans des proportions gigantesques. Il ne manquait que la roulette dans une des salles, ou plutôt elle était remplacée — au grand avantage de la morale — par la Tombola de Bienfaisance. Pour cette fois, la Fortune, cette vilaine coureuse, vieille comme le monde, s'était habillée en dame de Charité. Quoi qu'il en soit, c'était superbe et l'on a récolté de gros-

ses sommes pour nos pauvres et pour nos blessés, pour ceux, hélas ! que les Chinois n'ont pas achevés ! J'avoue que cette pensée atroce m'a poursuivie pendant toute la soirée.

Quant à M. Gaillard, il en coûtait plus d'un louis pour entrer chez lui, non pas que ce millionnaire hospitalier eût frappé d'un droit quelconque ses cartes d'invitation, mais parce qu'il avait imposé à ses invités le costume Renaissance, qui ne se trouve pas tout fait au Louvre. Franchement, un homme a bien le droit de vous obliger, madame, à faire une visite un peu chère chez votre couturière, quand il a jeté lui-même les billets de banque par poignées pour vous recevoir, vous amuser et vous rafraîchir. Quoiqu'il en soit, la fête était merveilleuse, et, pendant une nuit tout entière, nous avons pu nous croire à la Cour des Valois, ce qui était une illusion doublement agréable.

Il était plaisant de penser à la figure qu'eût faite une dame d'honneur de Catherine de Médicis, si on l'eût priée à un « ballet » dans une habitation perdue au milieu de la plaine, entre le hameau de Courcelles et le bac d'Asnières. Elle n'eût pu se tirer qu'en litière portée par des mules des fondrières du chemin, et, pour être rendue au logis de messire Gaillard à l'heure convenable, c'est-à-dire, sur les sept heures du soir, elle eût dû s'abandonner dès la matinée aux soins de ses chambrières, afin d'être en route avant que le soleil commençât de baisser. Surtout eût-elle sagement agi de se faire accompagner d'une troupe suffisante d'écuyers, archers et hommes d'armes pour se garder des entreprises des ribauds, batteurs de plaine et mauvais garçons, attirés par l'éclat de ses bijoux, comme papillons autour de la lampe. L'autre jour, les belles dames qui montaient, en grande toilette, le pavé de bois du boulevard Malesherbes ne couraient d'autres risques que de voir leur coupé frôlé de trop près par un tramway lancé à la descente, et, en fait d'attaques, elles n'avaient à craindre que celles des galants muguets enhardis par l'éclat de leurs yeux.

Mais, en face de ce danger, nous ne sommes pas moins braves que nos arrière-grand-mères du temps de Charles IX.

Le nouvel ambassadeur d'Angleterre à Berlin, sir Edward Malet, que j'ai connu en Orient alors qu'il était simple agent diplomatique, et célibataire, traversait Paris ces jours derniers avec sa jeune femme, lady Ermytrude Russell, fille du duc et de la duchesse de Bedford, et mariée depuis quinze jours à peine.

Au risque de faire commettre le péché d'envie à quelques fiancées de ce Temps Pascal, fertile en hyménées, il faut que je vous raconte, pour les tenir de bonne source, quelques-unes des magnificences de ce qu'on nomme à Londres « un grand mariage. »

Voici d'abord la description de la toilette de la mariée. Écoutez, mesdemoiselles, et prenez des notes... si votre fiancé est excessivement millionnaire. Corsage et traîne en velours blanc, constellé de fleurs de même étoffe. Chaque fleur est en relief, appliquée à la main, les pistils formés de légers fils d'argent, les pétales marqués chacun par une broderie de perles fines. Tablier en satin, traversé de volants en Alençon, ornés de boutons d'oranger. Le voile fixé sur la chevelure par des diamants. Souliers de satin à bouts car-

rés, brodés d'argent et de perles. Manteau de velours pareil à la robe.

La place me manque pour vous décrire en détail les toilettes des six demoiselles d'honneur, en blanc également, faille et velours frisé, chapeaux de peluche à plumes d'autruche. Selon l'usage, ces costumes étaient un présent de la mariée. Le marié avait offert à chacune des *bridesmaids* une broche en perles et diamants, avec le monogramme E. S. M.

Revenons à lady Ermytrude, et citons, parmi les innombrables toilettes de la corbeille, « simply bewildering », une robe Louis XV, de vieux brocart français bleu et rose tendres, style Pompadour, à longue traîne, à corsage en pointe. En guise de boutons, des roses en brillants.

Cent paires de chaussures de toute forme et de toute espèce, mais, comme le disait leur gracieuse propriétaire, « sensible shoes », des chaussures qui ont le sens commun, et toutes à talons bas.

Tout un magasin de lingerie en foulard de la plus grande finesse, saturé de Valenciennes. Quant aux mouchoirs et aux bas de soie, il y en a pour une somme dont bien des gens se contenteraient pour toute fortune.

Faut-il aborder le chapitre des cadeaux ? Je vous avoue que la tête me tourne. La Reine a donné un châle comme les Indes n'en produisent pas tous les ans, et deux vases de grande valeur en émail bleu, avec fleurs en relief prises dans le métal. Le Khédive, un collier et des boucles d'oreilles en camées égyptiens montés en or mat. Joignez à cela une profusion de nécessaires, de plateaux, de services, de couteaux à papier, d'ustensiles divers, tous en or. L'argent eût fait triste mine parmi ces magnificences. Je passe les éventails et les manches d'ombrelles. Quand aux bijoux, prenez en bloc la devanture de Boucheron, et vous aurez à peu près l'idée de l'écrin de la jeune ambassadrice.

Selon l'usage anglais, les domestiques ont fait aussi leur cadeau. Ces pauvres gens ont offert un nécessaire à déjeuner en or mat. Mon Dieu ! que ce cadeau a dû coûter cher à ceux qui l'ont reçu !

Je n'ai guère l'habitude de vous parler de concerts. Pour rappeler un mot célèbre, « Ils sont trop » ! Toutefois, je citerai l'un de ceux qui ont terminé la saison : je veux parler de celui que M. et madame Rimbaud ont donné dans les salons, malheureusement — ou heureusement — trop petits de Flaxland. J'ai deux raisons pour faire exception en faveur de ce sympathique duo d'artistes. D'abord leur talent. M. Rimbaud n'est pas seulement un pianiste de premier mérite ; c'est un professeur expérimenté et consciencieux, qui était chargé, naguère encore, de la direction des études de chant aux Italiens. Sa femme, une contralto souvent admirée aux concerts Padeloup et dans les églises, possède à la fois une grande virtuosité et une sobriété pleine d'un bon goût trop rare dans le déploiement de son habileté de virtuose.

En second lieu, M. Rimbaud est un compositeur plein de sentiment et de charme, et, si j'ai tenu à vous le présenter, c'est que bientôt, du moins je l'espère, vous entendrez parler de lui dans ce journal.

Mais c'est encore un peu un secret, et je ne vous en dirai pas davantage aujourd'hui. CONSTANCE.



COSTUME DE SOIRÉE (vu sous deux aspects), MODÈLE DE MADAME BRÉANT-CASTEL, 6, RUE GLUCK

Costume de soirée ou de bal pour jeune femme, ne dansant pas. — Satin briqué et dentelle noire. Jupe en satin, au bas un plissé. Une demi-jupe plissée en satin, couvre le côté gauche et une partie du devant. Le côté opposé à une draperie, perdue sous le pouf et sous le volant de dentelle noire; ce volant, disposé en une longue dent aiguë coquillée à l'intérieur, est pincé par un flot de coques qui attache aussi des rubans en satin partant de la taille, sous le pouf, et suivant la pose du volant. La dentelle forme à gauche

une draperie reliée au volant, sous la taille, par une touffe de boules d'or, mêlée de feuilles veloutées grenat et bronze. Corsage en satin avec un grand décolleté arrondi suivi d'une dentelle qui retombe en volant. Une touffe de boules à droite; une autre plus allongée au creux de l'épaule gauche. Au bas de la basque de ce côté, est appliquée une dentelle qui tourne en jabot. La tunique de dentelle est très pouffonnée sur la jupe courte de satin.



3362

Costume en satin de Flore grenat uni et broché. — Costume de bal en tulle blanc, satin bleu pâle broché et velours bleu.

MODÈLES DE MADAME TURLE, 9, RUE DE CLICHY

Costume de dîner en satin de flore grenat uni et broché. — Jupe en satin de Flore, couvrant la jupe de taffetas; le bas garni de coquilles drapées et bordées d'un plissé; grande tunique en broché, relevée, à droite à la taille; pouf formé de plis étagés. Corsage à longue pointe en satin broché, ouvert sur un plastron en satin uni que cerne un fichu plissé rehaussé d'une dentelle brodée en soie grenat de deux tons. Col droit. A la manche demi-longue une dentelle appliquée.

Robe en tulle, surah bleu pâle broché et velours bleu. — Jupe en taffetas, garnie d'un haut plissé en tulle et couverte par une jupe en tulle, plissée très fin. Cette jupe est relevée, à gauche, au-dessus du

plissé, en un bouillon piqué de choux en tulle découpé. Une tunique en broché découvre ce côté, qui a un revers en velours bleu semblant relever la jupe et soutenir le bouillon qu'elle forme près du pouf; dessus, des branches de mimosa. La jupe, en surah broché est inclinée et montée par des plis. Pointe-fichu en velours bleu drapée sur le tablier; la basque du corsage se perd dessous. Ce corsage en broché est ouvert sur un plastron en tulle plissé, carré au bord supérieur. Deux revers en velours cernent les côtés et le tout finit en pointe aiguë au bord de la basque. Manche faite de deux bouillons en tulle piqués de mimosa, desquels sort la manche plate en surah, dentelée au bord inférieur.

LE FIANCÉ DE SOLANGE

(SUITE)



L'avait ouvert son livre, ses yeux tombaient sur l'écriture bien connue, qui ne devait jamais lui apporter que le doux témoignage d'une affection inaltérable.

Et quelques lignes de cette écriture allaient le désespérer.

L'amour de la pauvre enfant était si pur, le sentiment du sacrifice accompli pour sa foi l'élevait si haut, qu'elle ne craignait pas de mêler ainsi le souvenir d'Alan à sa prière. Elle sentait au contraire que, près de Dieu seulement, elle pourrait penser à lui sans trop souffrir.

L'oraison terminée, lady Almeston alluma un élégant bougeoir dont elle s'était munie, et invita du geste ses amis à la suivre.

La veille au soir, il avait été question de souterrains curieux communiquant avec la chapelle; on avait manifesté le désir de les visiter, et lady Margaret allait en faire les honneurs.

Solange, qui les connaissait déjà, ne voulut cependant pas rester en arrière; Alan d'ailleurs l'imita. Mais, en jetant un regard furtif à la place qu'il quittait, la jeune fille vit que, contre son habitude, il n'y laissait pas son livre.

Il attendait évidemment un instant de solitude pour lire la lettre.

On passa dans une petite sacristie lambrissée de vieux chêne. Lady Almeston appuya sur une rainure, et, suivant l'usage adopté à une époque où il fallait déjouer de terribles poursuites, la boiserie s'écarta, laissant voir une ouverture béante.

« C'est là que se réfugiaient les prêtres lors de la persécution protestante, expliqua lord Almeston. Comme dans la plupart des châteaux catholiques, cette cachette était souvent occupée. Sous le règne d'Élisabeth particulièrement, elle servit d'asile à un grand nombre de prêtres traqués comme des fauves par les *poursuivants de Topcliff*, et qui, loin de vouloir quitter le sol inhospitalier de leur patrie, n'en étaient que plus zélés à exercer les devoirs de leur sacerdoce. Cette retraite communique avec les caves du château : moyen de fuite ménagé dans le cas où elle eût été découverte. Mais cette ressource était précaire, parce qu'une maison envahie est naturellement *cernée* et fouillée de fond en comble; et la seule fois où, à ma connaissance, on eût pu tenter de s'en servir, on la méprisa.

— Dans quelles circonstances? demanda madame de Valfontaine?

— C'était sous le règne de Jacques Stuart. La persécution sévissait comme si le roi n'eût pas eu pour

mère une catholique martyre, et, plus que jamais, les prêtres étaient voués à la mort. Le fils d'un de mes ancêtres, un Almeston, faisait partie de cette légion héroïque. Pâques approchait; il ne voulut pas que ce jour-là, sa mère fût privée du divin sacrifice, et le Samedi-Saint au soir, il se glissa dans le château paternel, où il n'avait pas paru depuis de longs mois. Le lendemain, dès l'aube, on se réunit dans la chapelle, et l'abbé Almeston revêtit les ornements sacerdotaux. La messe commença. Je n'ai pas besoin de vous dire si elle parut solennelle aux pauvres parents, qui voyaient dans leur fils une victime fatalement vouée au martyre. Je me figure qu'au milieu de leurs prières les plus ferventes, ils écoutaient anxieux, croyant à chaque instant percevoir le galop du cheval d'un *poursuivant*. Cependant, l'office s'acheva dans le calme; mais à peine était-il terminé, que des coups redoublés furent frappés à la porte du château; on venait arrêter l'abbé, trahi par le plus vieux domestique de son père.

« Ah! c'est qu'à cette époque, la tête d'un papiste était cotée un haut prix; et, quoique l'on en puisse dire, l'argent n'était guère plus dédaigné alors qu'aujourd'hui. Dans tous les temps, c'est la cupidité qui enfanta les traîtres.

» Cédant aux larmes de sa mère, l'abbé Almeston passa dans la cachette, et toute trace du service divin fut effacée. Le château fut fouillé sans résultat, mais la dénonciation était trop explicite pour qu'on s'en tint là. Pendant trois jours, Almesfort-House resta occupé, sans qu'il fût permis à personne d'y entrer ou d'en sortir. Le quatrième jour, comme la situation menaçait de se prolonger, le chef des *poursuivants* annonça à mon aïeul qu'il allait l'emmener en prison avec sa femme et ses domestiques, si le secret de la retraite n'était pas livré sur l'heure. Le vieillard fut naturellement inébranlable; mais comme la scène se passait dans la chapelle — à dessein sans doute de la part des persécuteurs — on vit la porte de la sacristie s'ouvrir, et l'abbé Almeston parut, revêtu encore de ses habits sacerdotaux, pâle de la pâleur des martyrs. Il croyait sauver les siens, et ne réussit qu'à se perdre. Quelques jours plus tard, il était traîné sur la claie, pendu, et son corps, détaché du gibet après une strangulation incomplète, était « mis en quartiers » près de cette porte de Londres que vous avez tous visitée. Quant à ses vieux parents, ils le pleuraient en prison, et ils n'en sortirent que de longues années plus tard.

« Voilà, mesdames, l'histoire touchante et lugubre qui s'attache à la chapelle d'Almesfort. Vous pouvez voir encore les traces des dévastations dont elle fut le théâtre en cette circonstance. Mes devanciers les respectèrent, en partie du moins, et je fais comme eux. »

Lord Alместon, habitué aux religions différentes qui se coudoient en Angleterre, n'avait même pas eu la pensée qu'il se trouvait un protestant dans son entourage; ce qu'il conta d'ailleurs était trop notoirement acquis au domaine de l'histoire, pour que n'importe quelle opinion en fût blessée.

Alan pourtant éprouva une impression pénible. Solange fut différemment émue, mais d'une manière plus violente; et lorsqu'elle se retrouva dans la chapelle, et qu'elle remarqua mieux qu'elle ne l'avait fait jusqu'alors, les « traces » dont venait de parler lord Alместon, elle eut comme une vision du passé sanglant... Les Oakwil, réformés dès le xvi^e siècle, avaient peut-être, eux aussi, persécuté les enfants de l'Eglise. Dans ces drames terribles qui se jouèrent sur toute la surface du royaume, ils ne furent pas du côté des victimes... Et comme par une juste expiation, le bonheur le plus légitime se trouvait aujourd'hui refusé à leur descendant, au nom même de la foi répudiée.

XVI

Pendant le déjeuner, Solange, n'osant tourner les yeux vers Alan, se demandait s'il connaissait son sort. Oui, certainement, car peu d'instant s'écoulaient sans qu'il ne lui fût venu à l'esprit de lire quelques lignes, et l'on ne conserve guère en poche plus longtemps qu'il n'est nécessaire, le mot de sa destinée.

Mais l'attitude d'Alan ne le trahissait pas; toujours correct, il s'occupait de sa voisine, Maggy Alместon, autant que l'exigeait la plus stricte politesse.

Quand on quitta la salle à manger, Maggy, qui ne songeait plus à son école, organisa d'autorité une nouvelle cavalcade. Cette fois, les mamans devaient suivre en calèche.

Solange demanda grâce et l'obtint, car elle se plaignait d'une migraine aiguë qu'attestait l'altération de ses traits. Elle se hâta de remonter dans sa chambre, et ce fut de là qu'elle vit partir amazones et cavaliers.

Maggy, coquette au possible dans son habit vert, le front ombragé d'une plume blanche, et la traîne de sa jupe relevée sur le bras, s'avança la première vers les chevaux tenus en main par les grooms. Nulle ne portait mieux qu'elle ce séyant costume; le corsage de drap dessinait élégamment sa taille souple, sa main droite, qui jouait avec le manche de corail d'une cravache, semblait n'avoir jamais mané d'autre instrument. Il y avait en elle quelque chose de crâne et de gracieux, qui en faisait à la fois une écuyère accomplie et la plus séduisante des sirènes; non qu'elle fût réellement jolie, mais Solange savait que les hommes ne professent pas les mêmes idées que les femmes sur le charme féminin.

En voyant sir A. Oakvil s'avancer vers Maggy, mademoiselle d'Aulnoy éprouva une douleur sourde d'un genre jusqu'alors inconnu d'elle. M. Auburn s'était élancé, mais Alan le devança, et ce fut sur sa main que s'appuya le pied mignon de l'amazone. Fidèle jusqu'au bout à son rôle de cavalier servant, il rassembla les rênes, les mit dans la main de la jeune fille, s'assura que la jument favorite de Maggy était bien sanglée, et fit une observation sur ce dernier point — du moins Solange le pensa d'après le geste d'Alan.

Tout cela était sans doute fort naturel, mais le cœur ulcéré de la pauvre fille, spectatrice invisible de cette petite scène, y vit quelque chose de significatif, de même que dans le coquet sourire qui remercia le baronnet.

Au matin, elle demandait à Dieu qu'Alan ne souffrit pas trop du coup qui brisait sa vie à elle. Maintenant, elle comprenait les tortures de la jalousie, et plutôt que de le voir heureux avec une autre, elle eût préféré le savoir malheureux à jamais.

Elle se reprocha bientôt ce sentiment trop humain, et s'efforça de penser qu'après tout, puisque Maggy pouvait épouser Alan, ce mariage était désirable. Mais l'effort était trop grand; ce n'est pas en un jour que l'on apprend à marcher sur son cœur et à le réduire au silence. Solange ne réussit qu'à porter un tel trouble dans ses pensées, que la tête en feu, l'esprit affolé à force de souffrance, elle descendit au jardin où elle se savait sûre de ne rencontrer personne.

L'immobilité lui devenait impossible; elle en était arrivée à ce point où la femme la plus aimante déteste sa meilleure amie, où la créature la plus paisible roule dans son cerveau des pensées sinistres, si elle n'a pas le bonheur d'être chrétienne, où la plus timide affronterait sans sourciller tous les dangers. Ces crises morales ne sont pas longues, heureusement — on ne les supporterait pas; — mais leur intensité mûrit un caractère plus sûrement que les années.

Solange devait sortir victorieuse de ce suprême combat que lui livrait son amour; mais avant la victoire, il faut passer par la lutte, et cette lutte n'était pas terminée.

Elle marcha longtemps dans le parc, sans but, comme si elle eût voulu fuir le monde et se fuir elle-même; mais ce *moi* est une lourde croix que nous portons jusqu'au tombeau, et que nous retrouvons partout... Solange avait cherché la solitude; maintenant, cette solitude lui paraissait écrasante, tout ce qui l'entourait semblait prendre une voix pour lui rappeler son sacrifice. Enfin, à bout de forces, elle s'affaissa sur un banc et y resta inerte jusqu'à ce que le galop d'un cheval lui fit lever la tête.

Alan était devant elle.

Nos impressions sont souvent opposées à notre attente. Si, un moment plus tôt, on eût prédit à Solange cette rencontre, elle eût reculé avec effroi devant une entrevue pénible et inutile. Maintenant qu'il se trouvait là, à quelques pas d'elle, mademoiselle d'Aulnoy ne fit pas un mouvement pour se soustraire à sa présence, elle se sentit même plus calme qu'elle ne l'était depuis la veille.

Le cavalier avait arrêté net son cheval devant la jeune fille; mais, avant de descendre, il l'interrogea du regard. Un mot d'elle, et il eût renoncé à cet entretien suprême sur lequel il basait le faible espoir de sa vie.

Solange ne dit pas ce mot. Elle sentit qu'elle lui devait une explication, et peut-être — notre pauvre nature se recherche jusque dans le sacrifice — peut-être n'était-elle pas insensible à la déchirante douceur de lui parler encore.

Alan sauta à bas de son cheval, auquel il laissa la liberté, sûr qu'il n'en abuserait pas; puis, il s'approcha de Solange, toujours assise.

La jeune fille se recula un peu, quoique le banc fût très large. Il comprit l'intention et s'assit près d'elle.

Lequel des deux allait parler le premier? On eût entendu battre le cœur de Solange; Alan, très pâle, tourmentait nerveusement le pommeau de sa cravache. Le silence ne pouvait durer plus de quelques secondes; il fallait le rompre à tout prix... Solange parla sans lever les yeux.

« Vous revenez seul? »

La réponse se fit un peu attendre, comme si Alan n'était pas sûr de sa voix.

« Oui, dit-il enfin; les autres veulent aller jusqu'aux ruines, et rentreront assez tard. Je suis revenu parce que mon cheval boitait... c'est-à-dire que je le leur ai fait croire. Cette promenade m'excédait... »

Puis soudain, changeant de ton :

« Solange, oh ! Solange, pourquoi ne voulez-vous pas que je sois heureux? »

Elle le regarda et trouva la force de sourire.

« Votre bonheur est tout ce que je souhaite.

— Je l'ai cru... je le pensais lorsque vous me témoigniez une affection naïve; je le pensais surtout avant-hier, lorsque vous ne me repoussiez pas... car vous ne m'avez pas repoussé, Solange; vous paraissiez même... il me semblait que mes sentiments trouvaient quelque écho en vous. Il faut donc qu'une influence étrangère se soit dressée entre nous... Votre tante sans doute... Mais si vous m'y autorisez, je lui parlerai... je lui ferai comprendre l'étendue de ma tendresse et l'inanité de ses craintes. »

Solange secoua la tête.

« Non, ne lui parlez pas, elle ne sait rien. Si je garde un secret de cette nature vis-à-vis d'elle, vous devez le comprendre, c'est que tout est bien fini, que j'ai assez réfléchi pour être sûre de moi-même, et que je ne reviendrai pas sur ma décision. »

Elle voulait paraître ferme pour qu'il ne gardât pas d'espérance, et elle était parvenue à commander à sa voix. Il resta atterré.

« Quoi, c'est vous seule qui vous êtes décidée à me rejeter...? Et vous ne me faites même pas l'aumône d'une hésitation, d'un délai... Vous m'écrivez que je ne dois plus penser à vous, et vous croyez que cela suffit pour que je vous oublie? A vous, qui n'aimez pas, cet oubli peut paraître facile; mais à moi... »

Il s'arrêta, suffoqué par l'émotion. Solange, les yeux fixés sur ses mains jointes, demandait la force de tout entendre.

« Non, vous ne m'aimez pas, reprit-il avec une sorte d'emportement, et je me demande qui vous avez jamais aimé... à moins que quelque passion contrariée ou secrète... »

A son tour, il baissa les yeux devant le fier regard de la jeune fille.

— Je ne veux aimer personne dans le sens exclusif que vous attachez à ce mot; mais si j'aimais quelqu'un, ajouta-t-elle bravement, ce serait vous; et vous devriez m'épargner ces reproches, que rien ne vous autorise à m'adresser. »

Une joie intense, mêlée de surprise, se peignit sur les traits d'Alan, et, pour la seconde fois, ces traits sévères apparurent à Solange transfigurés par une expression radieuse.

« Oh ! pardon, Solange, pardon... je souffrais trop,

voyez-vous... On n'impose pas une pareille épreuve à un homme... Car c'était une épreuve, n'est-ce pas? Vous vouliez être plus sûre de mon affection? »

— Non, ce n'est pas une épreuve; c'est l'obstacle, le terrible obstacle que mes faibles mains ne peuvent briser... c'est la loi de Dieu qui nous sépare... Notre foi n'est pas la même : nous ne pourrions recevoir la même bénédiction.

— Nos parents la requrent bien!

— Alan, n'invoquez pas leur exemple. Votre père, dont je bénis la mémoire, était le plus généreux des hommes, et pourtant, ma mère ne fut pas heureuse... Elle l'écrivait dans une lettre que j'ai lue... leurs religions les séparaient.

— Mais, en vous épousant, je ne compte nullement vous imposer mes opinions religieuses — pas plus que mon père, je crois, ne le fit envers sa femme. Il n'y a pas d'église catholique aux environs d'Oakwil-Abbey, mais je ferai restaurer la vieille chapelle du château, et vous aurez un chapelain choisi par vous-même. Je respecte fort les prêtres de votre culte, quoique — pardonnez-moi cette pensée — j'eusse d'abord l'idée que l'un d'eux vous avait détournée de moi depuis avant-hier.

— Non, non, ce n'est pas un prêtre; je n'en ai pas même vu. C'est ma conscience... Oh ! Alan, pourquoi ne voulez-vous pas me comprendre?

— Parce que je vous vois victime d'un scrupule exagéré, que je ne saurais partager. Solange, vous pourriez m'aimer... votre silence est un aveu, et d'ailleurs, vous avez daigné me le dire. Faut-il donc que nos deux vies soient sacrifiées parce qu'il plut à nos aïeux de ne pas croire exactement la même chose, quelque bons chrétiens qu'ils restassent les uns et les autres?... Vous êtes cruelle envers moi et envers vous-même.

— Oui, Alan, je l'avoue; mais les martyrs aussi durent user de cruauté envers eux et leurs plus chères affections. »

Dans sa simplicité d'enfant, qui s'alliait d'une manière touchante avec l'énergie de la femme, Solange avait dit le mot le plus propre à émouvoir Alan.

Il la regarda, étonné de tant de courage, éperdu de tant d'innocent amour.

« Nous aurions été si heureux... murmura-t-il.

— Oui, bien heureux... »

Et Solange éprouva une douloureuse satisfaction à constater qu'il ne parlait plus au futur.

Il essaya pourtant encore de la persuader. Il mit dans ce plaidoyer toute la chaleur d'une âme qui s'ouvre pour la première fois, toute l'ardeur d'une tendresse qui n'a pas profané ses premières floraisons; il conjura, mais ne s'emporta plus : Solange lui inspirait un respect grandissant, elle lui semblait plus qu'une femme.

Elle resta inflexible, et dans cette lutte troublante, tous ses soins furent appliqués, non à ne pas être vaincue — elle se sentait maintenant sûre d'elle — mais à cacher ce que lui coûtait sa victoire.

Elle voulait bien qu'il sût qu'elle l'aimait, mais elle souhaitait qu'il ignorât à quel point son existence allait être désolée et flétrie. Puisqu'elle imposait le sacrifice, il fallait qu'elle inspirât aussi le courage de l'accomplir.

Pourtant, quelque effort qu'elle fit, il ne s'y trompa

guère ; et ce lui fût un raffinement de souffrance de sentir tout ce qu'il perdait.

« Mais, malheureuse enfant, vous ne vous mariez pas ! s'écria-t-il en songeant à l'amertume de leurs vies solitaires.

— Oh ! non, certainement ; je vous en donne ma parole.

— Solange, êtes-vous sûre que, si j'étais catholique, vous placeriez sans arrière-pensée votre main dans la mienne ?

— Oui, Alan. »

Oh ! torture du cœur que ne peuvent comprendre les natures vulgaires !... Pour elles, foi, loyauté, tout ce qui relève l'homme n'est qu'un mot ; elles se jouent sans remords de ces grandes choses ; pour atteindre leur but, elles foulent aux pieds les lois auxquelles d'autres s'immolent ; et elles se jugent sages parce qu'elles passent près des épines sans s'y meurtrir.

Solange et Alan n'avaient qu'à étendre la main pour saisir un bonheur, après tout légitime ; et ils ne le faisaient pas, elle parce qu'elle obéissait à sa conscience, lui parce qu'il obéissait à l'honneur.

Il savait qu'une conversion uniquement basée sur un motif humain est une action basse ; et d'ailleurs, loin de se sentir attiré vers le catholicisme, il éprouvait une sourde révolte contre le Dieu de Solange, qui se plaçait entre eux.

Depuis un instant, il gardait le silence. Solange leva timidement les yeux : cet homme froid et fort pleurait l'effondrement de son bonheur.

Ah ! voir souffrir par soi ceux pour lesquels on donnerait sa vie... Solange ressentit une angoisse indicible, et ses sanglots achevèrent de briser le cœur d'Alan.

Ils restèrent ainsi quelque temps l'un près de l'autre, ne se disant plus rien, mais goûtant par leur présence mutuelle la seule joie qui leur restait, et qui devait bientôt leur être enlevée.

Le soleil dorait toujours la cime des arbres ; les merles sifflaient ; comme dans le parc de Raimbois, les bouvreuils chantaient galement, et parfois, un lièvre ou une biche, passant comme une flèche, s'enfonçait dans le taillis aux épaisses ramures.

« Solange, dit tout à coup Alan, désirez-vous que je parte ce soir ? Je vous obéirai en tout.

— Restez, Alan ; pourquoi partir ?... Nous ne nous reverrons pas de longtemps, puisque vous allez retourner en Ecosse, et moi bientôt en France. Mais une séparation n'a-t-elle déjà pas lieu pour nous aujourd'hui ? C'est celle qui nous fait pleurer, mon pauvre ami. Demain, nous nous retrouverons frère et sœur, comme nous n'aurions jamais dû cesser de l'être. »

Il plia le genou devant elle et lui prit la main, quoi qu'elle s'en défendit un peu.

— Non, laissez-moi faire, Solange ; c'est votre frère qui vous vénère à genoux comme une sainte... Vous voyez que les termes catholiques me sont familiers, » ajouta-t-il avec un amer sourire, en posant les lèvres sur la petite main glacée qu'il tenait dans la sienne.

Solange essaya aussi un sourire pâle ; les larmes obscurcissaient sa vue. Quand elle put regarder autour d'elle, Alan, remonté brusquement à cheval, disparaissait au détour de l'allée. Elle prit un sentier qui devait la conduire rapidement au château ; mais le pas du cheval sembla la suivre, bien que le cavalier restât invisible. Solange comprit qu'Alan veillait sur elle, et pensa que bientôt, même ce fraternel dévouement lui serait enlevé.

En approchant du château, elle entendit un roulement de voiture. Etaient-ce les promeneurs ? Ils ne devaient rentrer que beaucoup plus tard. Cependant, lorsqu'elle pénétra dans la cour, le premier objet qui frappa le regard de Solange fut Alize, la jument noire de Maggy ; elle ne portait plus son gentil fardeau.

Tandis que mademoiselle d'Aulnoy cherchait des yeux son amie, une voix fraîche s'éleva de la calèche :

« Ici, ici, Solange. Je reviens tout autrement que je ne suis partie, mais il y a force majeure. Je suis élopée, ma chère ; une simple foulure, je pense, un accident... je vous conterai cela. »

Pendant qu'on transportait la pauvre amazone dans sa chambre, Solange eut en quelques mots le récit de ce qui s'était passé, et elle s'expliqua l'attitude tragique de M. Auburn, qui semblait en proie au chagrin le plus vif.

GEORGES DU VALLON.

(La suite au prochain numéro.)

MOTS EN LOSANGE

Mon premier précédant une suite nombreuse,
Est le commencement d'une année joyeuse,
Sans lui pas un ami, sans lui pas un enfant
Ne pourrait vous aimer ni vous parler longtemps.
— Mon second, une ville au centre de la France,
— Mon trois porta bien haut de Gènes la puissance,

— Le quatre est la couronne au front des bienheureux
— Un poète inventa le récit fabuleux
Des malheurs de la reine, objet de la colère
Des immortels ; — allons chercher en Angleterre
Le vrai numéro six. — Sept : lettre sans orgueil.
Seule, elle ne dit rien ; aux autres fait accueil.

Explication de l'Énigme du 11 Avril : Fil.



CHAPEAUX ET CAPOTES EN PAILLE

Modèles de madame Boucherie, 16, rue du Vieux-Colombier.

Capote mauve en tulle égyptien, brodé d'or, avec le bord bouillonné de velours. — Devant, posée en aigrette, touffe de lilas avec feuillage. Brides en tulle lilas. Prix : de 60 à 70 fr.

Chapeau Conti mousse, à calotte élevée; fouillis de velours grenat. — La passe relevée. Touffe de pavots appuyée sur la calotte et nouée d'ottoman mousse. Brides en ottoman. Prix : de 35 à 40 fr.

Chapeau rond, forme Marsah. — Le bord, bouillonné de velours, abaissé devant, est fendu de côté et rejeté en arrière; une traverse en velours mordoré remplit le vide formé par cette façon; de plus, elle

attache un pouf de trois têtes de plumes, avec aigrette, deux beiges et celle du milieu mordoré foncé. Prix : de 35 à 40 fr.

Chapeau en paille beige, forme dite pigeonnette, garni de velours myrte. — Devant s'étagent sur la calotte des coques et des cornes en ruban de moire, et ottoman myrte. Roses très pâles cachées dans les coques. Brides en ruban de velours.

Chapeau Mahdy, en paille bronze doré. — Velours autour de la calotte, sur laquelle sont jetées des plumes et une aigrette. Prix : de 45 à 50 fr. en toutes nuances.

A ce numéro sont jointes la gravure coloriée 4516, et une planche de Patrons imprimée recto et verso :

PREMIER CÔTÉ

Redingote, page 8 (Album d'Avril). — Corsage, première communiant, troisième toilette, page 1 (Album d'Avril).

DEUXIÈME CÔTÉ

Visite à gilet, première toilette (gravure n° 4514). — Pèlerine drapée, septième toilette (gravure n° 4514).